



Sa part du gotha.

DURANT LES ANNÉES DE L'APRÈS-GUERRE, PARIS EST LA CAPITALE MONDIALE DES MONDANITÉS. BARONS, COMTESSES, ARTISTES, DIPLOMATES TOURNENT LA PAGE DU CONFLIT EN COURANT LES DÎNERS ET LES BALS COSTUMÉS. AU SEIN DE CETTE FAUNE FLAMBOYANTE, LE JOURNALISTE ANDRÉ OSTIER EST UN OBSERVATEUR DISCRET. RÉMINISCENCES D'UN MONDE DISPARU, SES PHOTOS FONT L'OBJET D'UNE EXPOSITION, TRÈS PARISIENNE.

Photos André OSTIER – Texte Clément GHYS



André Ostier/Association des amis d'André Ostier

Page de gauche, Hélène Rochas, créatrice de la maison de couture Rochas, lors d'une soirée au restaurant Le Pré Catelan, au bois de Boulogne, à Paris, en 1946.

Ci-contre, des convives du Bal d'hiver organisé par la baronne de Cabrol, à l'hôtel de Coulanges, place des Vosges, à Paris, le 3 décembre 1958.

QUI SE SOUVIENT DU BARON ALEXIS DE REDÉ ? Et de Patricia López-Willshaw ? Le premier était un aristocrate, grand collectionneur d'art, qui conviait le Tout-Paris à des bals fastueux chez lui, à l'Hôtel Lambert, tout au bout de l'île Saint-Louis. La seconde était une autre personnalité mondaine, une Chilienne qui avait épousé son cousin, Arturo, héritier d'une immense fortune faite dans le commerce du guano, et qui, ouvertement homosexuel, était le compagnon du baron de Redé. Ces deux personnages hauts en couleur, nés au début du XX^e siècle et morts dans les premières années du XXI^e, sont aujourd'hui oubliés, sinon de quelques esthètes nostalgiques.

Les photographies d'André Ostier (1906-1994), exposées jusqu'au 2 décembre à la Galerie Jacques Lacoste, à Paris, rappellent leur flamboyance. Et, plus généralement, l'éclat d'un monde disparu, celui de la « *Café society* », expression (elle aussi désuète) qui désignait la haute société du milieu du XX^e siècle, précurseure de la jet-set. « *C'était une époque*

où Paris aimait la planète entière, explique François de Ricqlès, commissaire-priseur, qui a imaginé l'exposition à la Galerie Jacques Lacoste. *Chaque soir, les élégants couraient les cocktails, les salons. Des dîners étaient organisés sans cesse, toujours remplis de personnalités étonnantes.* » Certaines sont certes quelque peu tombées dans l'anonymat, mais le nom des autres est toujours évocateur : la mécène Marie-Laure de Noailles, le coiffeur Alexandre de Paris, la peintre Leonor Fini, l'écrivaine Louise de Vilmorin, autrice du roman *Madame de...* Et tant d'autres, ajoute François de Ricqlès, « *diplomates, artistes, aristocrates, mondains, beaux garçons, jeunes gens bien élevés* ».

André Ostier fait partie de cette dernière catégorie. Il est né en 1906 dans une famille bourgeoise d'origine juive alsacienne. À 18 ans, il entre à l'École libre des sciences politiques (futur Sciences Po), où il se lie d'amitié avec un jeune homme dont le destin sera exceptionnel, Christian Dior. Comme lui, il fait ses premiers pas professionnels



dans la vente de livres d'art et de tableaux. Le journalisme l'attire. Les reporters d'alors ont coutume de signer les images de leurs reportages. Si bien qu'il devient photographe et réalise des portraits d'artistes, notamment de Jean Cocteau, d'Alberto Giacometti ou Henri Matisse.

Sous l'Occupation, il est menacé, du fait de son ascendance juive. Il s'installe dans le sud de la France, rejoint des réseaux de résistance. Arrêté après avoir été dénoncé, il échappe miraculeusement à la déportation. Début 1945, il participe à *Vogue Libération*, un hors-série du magazine *Vogue Paris* et numéro aujourd'hui très recherché par les bouquinistes, emblématique de la bouffée d'air frais que réclamera l'après-guerre, et auxquels participent le poète Paul Éluard ou la photographe Lee Miller. André Ostier était un « *personnage discret, secret* », selon François de Ricqlès, de l'effervescence des années 1950. Dans *Vogue Paris*, il tient la rubrique « La vie à Paris » et court les expositions, les premières de théâtre et les soirées. « *C'était d'abord une manière*

de gagner sa vie en s'amusant », dira-t-il. Devant ses images, prises entre Venise, Paris ou les somptueux châteaux de la campagne française, on ne peut que le croire.

Jusqu'à ses dernières années, André Ostier a été de toutes les soirées et vernissages. Avec le temps, son monde s'est peu à peu évanoui. Ses figures ont fané les unes après les autres. Quelques-unes, comme la philanthrope Jacqueline de Ribes, 94 ans, en sont les derniers témoins. Surtout, l'époque a changé. Depuis les années 1960, la culture populaire n'a cessé de prendre de l'ampleur. Les célébrités ont remplacé les baronnes, les dandys ne sont plus très décadents. Si la haute société existe toujours, ses raouts sont maintenant organisés par des maisons de luxe et diffusés sur les réseaux sociaux. C'était mieux avant ? Pas sûr. Mais c'était différent. Les images d'André Ostier, qui disait aimer « *avoir l'impression de fixer le fugitif* », en sont la preuve. (M)

« ANDRÉ OSTIER/INTIME », À LA GALERIE JACQUES LACOSTE, 19, AVENUE MATIGNON, PARIS 8^e, JUSQU'AU 2 DÉCEMBRE. JACQUESLACOSTE.COM



André Ostier/Association des amis d'André Ostier

Page de gauche, l'artiste Leonor Fini en ange noir, accompagnée du peintre et architecte Fabrizio Clerici, derrière un masque soleil, à l'occasion du Bal du siècle, au palais Labia, à Venise, le 3 septembre 1951.

Ci-contre, Patricia López Willshaw, lors du Bal d'hiver de la baronne de Cabrol, à Paris, le 3 décembre 1958.



Cynthia Baifour et
Olga Deterding,
lors d'un Bal
d'hiver, à la
patinoire Le Palais
de la glace,
à Paris, le
7 décembre 1954.

Page de droite,
le baron de Redé,
au Bal du siècle,
à Venise, le
3 septembre 1951.



André Ouzier/Association des amis d'André Ouzier



De gauche à droite, l'actrice Leonora Corbett, le photographe W, le couturier Yves Saint Laurent et Paola Sanjust di Teulada, au Bal des têtes, à l'Hôtel Lambert, à Paris, le 23 juin 1957.

Page de droite, la vicomtesse Marie-Laure de Noailles et la mécène américaine Mary Hoyt Wiborg (au second plan), au Bal des artistes, à l'hôtel Bischoffsheim, à Paris, le 14 février 1956.

